

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

LA FOLIE DE SILÈNE

[ANONYME]

Pastorale — 1624

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

POLITE	<i>42 répliques</i>
SILENE	<i>35 répliques</i>
MÉLIE	<i>26 répliques</i>
TYRSIS	<i>26 répliques</i>
CORILE	<i>22 répliques</i>
PIMANDRE	<i>13 répliques</i>
LE SATYRE	<i>11 répliques</i>
ÉCHO	<i>8 répliques</i>
PAN	<i>8 répliques</i>
AMOUR	<i>1 répliques</i>

SOMMAIRE

☞ Cliquez sur un acte pour y accéder directement

ACTE PREMIER.	5
ACTE SECOND.	17
ACTE TROISIÈME.	28
ACTE QUATRIÈME.	42
ACTE CINQUIÈME.	54

ACTE PREMIER.

SCÈNE I

CORILE (*seule*)

Puis que de mes amours, Amour n'a plus de cure,
Puisque de tant d'ennuis qu'en bien aimant t'endure,
Tyrsis, le fier Tyrsis, de mon âme vainqueur,
Honore son triomphe et endurecit son coeur ;
Silence bien aimé de ces lieux solitaires, 5
Et vous arbres muets, soyez mes secrétaires ;
Prêtez-moi votre oreille, entendez mes soucis,
Et me soyez au moins plus doux que mon Tyrsis.
Sachez donc, que Corde autrefois si cruelle,
Versant de beaux pasteurs qui gémissaient pour elle, 10
Pasteurs qui méritaient, vu leur fidélité,
Plus d'amour sans mentir, ou moins de cruauté,
Ores est au rebours plus humble devenue ;
Elle est dessous le joug de Tyrsis retenue,
Et d'un juste supplice amendant son méfait, 15
Sent les maux qu'elle a faits par ceux-là qu'on lui fait ;
Amour le Dieu vengeur des âmes trop cruelles,
Échauffe ores mon sang, enflamme mes nouvelles,
Endurcit sans raison mes esprits furieux,
Et fait dedans mon coeur un Mont gibet de feux : 20
Ainsi parmi ces maux, j'éprouve par moi-même,
Combien leur passion fut ardente, et extrême :

Les dédains de Tyrsis, me témoignent combien,
Ils font amers et durs, aux coeurs qui aiment bien :
Je le suis, il me fuit, je crie et me lamente, 25
Mais son oreille est sourde à ma voix languissante ;
Il dédaigne mes pleurs, il se rit de mes cris,
Et mes plus humbles voeux lui tournent à mépris ;
Au moins si quelquefois, d'une amoureuse oeillade,
Il modérerait l'accès de mon âme malade ; 30
Si quelquefois au moins il daignait m'écouter,
S'il feignait s'émouvoir en m'oyant lamenter,
Que te vivrais contente, et je verrais ma vie,
En si belle prison doucement asservie :
Mais de ses yeux cruels les mortelles rigueurs, 35
Ont rendu les deux miens tout remplis de malheurs :
Pourquoi beaux yeux, séjour d'une si chaude flamme,
Pourquoi si lâchement trahissez vous mon âme ?
Pourquoi sous les appas d'une insigne beauté,
Nourrissez-vous l'aigreur de votre cruauté ? 40
Beaux yeux de mon Tyrsis, vous ressemblez l'avette,
Après m'avoir blessé d'une plaie secrète,
Pour ôter le remède au mal que m'avez fait,
Vous laissez dans mon coeur l'aiguillon de son trait,
Trait ? Qui vous peut donner tant d'ardeur et de flamme, 45
Si mon Tyrsis n'a rien qu'un glaçon dedans l'âme ?
Où logez-vous ensemble ? Où logez vous beaux yeux.
Tant de cruels dédains ? Tant d'attraits gracieux ?
Mais pendant qu'en ce lien mes ennuis je soupire,
Je vois que le Soleil peu à peu se retire ; 50
Que mon bêlant troupeau dans ce champ épandu,
Doit être avant le soir à mon père rendu ;
Adieu silence adieu, adieu, adieu bois solitaires,
Soyez moi pour le moins fidèles secrétaires.

SCÈNE II

SATYRE (*seul*)

Vois donc ? Cette beauté qui dans le coeur me point, 55
 Verra toujours ma peine, et n'en sentira point ?
 Moi, qui fus caressé de mainte hamadryade,
 Quand gaillard je voulais leur jeter quelque oeillade,
 Moi que Diane, même en chassant par ces bois, 60
 A du beau nom d'ami salué maintes fois, 60
 Aujourd'hui je verrai qu'une simple bergère,
 Méprisera mes vœux, et mon humble prière,
 Pour aimer trop simplette un inconnu berger,
 Qui depuis quelque temps d'un rivage étranger,
 S'est glissé parmi nous, et qui d'un doux visage, 65
 A surpris finement cette fille peu sage ;
 Ce nouvel Adonis, ce Narcisse nouveau,
 Bien qu'il ait plus que moi délicate la peau,
 Le poil mieux frisé, la bouche plus vermeille,
 Le teint plus frais encor, et plus courte l'oreille, 70
 Il n'est point comme moi des demi-Dieux issu ;
 Non Corile, il n'est point d'une nymphe conçu ;
 Il n'a point tant que moi de vigueur, et de flamme,
 Pour savoir au besoin contenter une Dame ;
 Il est trop délicat, il est trop peu nerveux, 75
 Trop mollassé, et trop beau pour un brave amoureux
 Ses discours bien polis, sa perruque tant belle,
 Ne sont jamais l'amour que du bec et de l'aile :
 J'ai beaucoup plus que lui de force, et de vertu,
 Je ne voudrais qu'un bras pour le rendre abattu ; 80
 Pour le plier sous moi, et pour voir ce superbe,
 D'un petit coup de poing renversé dessus l'herbe :
 Viens-donc Corile, viens laisse là ce pasteur,
 Viens mon tout, avec moi radoucir ton ardeur,

Viens dedans ces forêts, viens parmi ces ombrages, 85
Cueillir les plus beaux fruits de nos deux pucelages :
Ici tout est serein, et mes cuisants soucis,
Étant près de ce lieu me semblent adoucis :
Ici le passereau d'une aile trémoussante,
Et d'un brusque baiser sa femelle contente ; 90
Ici parmi le frais de ces mignardes fleurs ;
Mainte nymphe à l'envi refroidit ses chaleurs ;
Ici Corile, ici, te veux contre ta bouche,
Lascivement dresser mainte et mainte escarmouche :
Je veux ici mourir, et veux que dans ces bois, 95
Ensemble nous mourions et revivions cent fois :
Viens y donque mon tout, viens y donc ma Nymphette,
Je m'en irai tandis avecque ma musette,
Résonner dans mon antre une gaie chanson,
Que t'ai faite pour toi en trépignant au son ; 100
Je marierai si bien la voix avec la danse,
Que ma langue, et mes pieds auront même cadence ;
Et que les animaux plus farouches des bois,
Apaiseront leur ire aux accents de ma voix.

SCÈNE III

Mélie, Tyrsis.

MÉLIE

Que cela m'importune, et que j'aurais de honte, 105
De rechercher Tyrsis, vite qui ne fait conte
De tant de vains propos, de tant de vains discours,
Qui dédaigne ton nom, tes vœux, et tes amours ;
Et qui sans point mentir est ailleurs asservie.

TYRSIS

Belle et fière beauté, doux plaisir de ma vie, 110
Délices de l'amour, Nymphé, dont les beaux yeux.
Me font voir ici bas tout le plus beau des Cieux,
Arrête un peu tes pas, arrête un peu ma belle,
Quoi ? Me voudrais tu fuir ? Serais-tu plus cruelle,
Qu'un lion, ou qu'un ours, que tu iras pourchassant, 115
Et de ton dard vainqueur par ces bois terrassant ?
Leur poil tout hérissé, leur effroyable audace,
Leur grincement de dents, qui de loin te menace,
Tout cela ne t'étonne, et ne peut t'empêcher,
Quand leurs antres affreux tu n'ailles les chercher : 120
Un astre plus bénin, un Dieu plus favorable,
Ne m'a point fait le front ni la face effroyable,
Ma belle je n'ai point, je n'ai point ainsi qu'eux,
La fierté dans le coeur, et l'horreur dans les yeux :
Pourquoi donc me fuis-tu ? Las ! Je crains ma Mélite, 125
Que leur rage s'apaise aux dépens de ta vie ;
s'armant contre toi d'un courage félon,
Ils ne fassent de toi comme ils firent d'Adon :
Adon, ce beau berger qui sans croire folâtre,
La mère des Amours, s'allait souvent ébattre, 130
À chasser aux forêts les sangliers, et les loups,
Mais enfin peu discret il sentit leur courroux ;
Si le sang épandu te plaît tant, ô Mélite,
Noie dedans mon sang mes amours ma vie ;
Aussi bien de tes yeux le coup est si mortel, 135
Que celui de ton dard ne me peut être tel.

MÉLIE

Tyrsis je ne suis point d'une âme si sauvage,
D'un coeur si inhumain, ni d'un fi fier courage,

Pour armer contre toi, ni ma main, ni mes yeux ;
Je me montre cruelle aux tigres furieux,
Aux lions rugissants, aux sangliers pleins d'audace ;
C'est contre eux seulement que je dresse ma chasse,
Non contre les bergers.

140

TYRSIS

Pourtant fière beauté,
As-tu contre Tyrsis usé de cruauté.

145

MÉLIE

Mais quoi ? Que t'ai-je fait ?

TYRSIS

Tu as rempli mon âme,
Du feu toujours brûlant d'une cuisante flamme ;
Tu as de mille traits coup sur coup élançés,
Percé mon coeur à jour, mes sens offensé.

150

MÉLIE

De quels traits, de quels feux ?

TYRSIS

De vives étincelles,
Qui doNnent dans mon coEur des atteintes mortelles ;
Qui sortent de tes yeux, de tes yeux le séjour,
Et le trône Royal du puissant Dieu d'un amour :
Ainsi par toi blessé, cruelle, et dédaigneuse,
Tu feints de ne point voir cette plaie amoureuse ;
Et au lieu de donner à mon mal guérison,
De mille fiers dédains tu aigris ce poison :

155

Peut-il être qu'encor mes lèvres tremblotantes, 160
 Ces soupirs si ardents, ces oeillades fréquentes,
 Ces plaintes, ces discours, cette pâle couleur,
 Ne t'aient point appris où me tient la douleur ?
 Garde bien que le Ciel en fin ne se dépite,
 Que le puissant Amour contre toi ne s'irrite, 165
 Et qu'un jour il te fasse aimer au lieu de moi,
 Un cruel, un ingrat sans amour, et sans foi.

MÉLIE

Je reconnais amour, je sais qu'elle est sa force,
 Mais mon coeur devient glace encontre ton amorce ;
 Tyrsis, tu pourrais bien autre part t'adresser, 170
 Et de ces beaux discours une autre caresser
 Pour toi, de cent glaçons ma poitrine est armée,
 Pour toi, de cent dédains mon âme est animée,
 Pour toi, j'arme mes yeux de fierté, de rigueur,
 Pour toi la cruauté loge dedans mon coeur : 175
 Autre amour que le tien trop doucement m'enflamme,
 Je ne saurais loger deux cors avec une âme,
 Et mon coeur enflammé des yeux d'un beau berger,
 Ne se saurait Tyrsis à d'autre partager
 Laisse moi donc en paix, cherche une autre maîtresse, 180
 Étant ailleurs vouée, en paix aussi te laisse.

TYRSIS

Rigoureuse beauté, à qui donc donnez-vous,
 De vos yeux mes soleils le paradis si doux ?
 Je vous verrai toujours contraire à mon envie,
 Maîtresse de mon coeur, et d'un autre asservie, 185
 Un autre recevra de vos chastes beautés,
 Les plus douces faveurs, et moi les cruautés :
 Il faudra que ma flamme à votre froideur cède,

Vous qui me possédez qu'un autre vous possède
Qui se rie, sachant la douleur qui m'époint, 190
Je verrai tout cela, et je ne mourrai point,
Non, non, Mélie, non, une meurtrière lame,
Fera d'un coup vomir, mes amours et mon âme,
On me verra plutôt en ces sauvages lieux,
Noyer mes tristes tours des larmes de mes yeux : 195
Las ! Mon coeur et mes yeux, n'ayez donc plus d'envie,
De vivre, ni de voir, absent de ma Mélie ;
Vous vivez de la voir, mais un semblable effort,
En ne la voyant plus, doit causer votre mort.

SCÈNE IV

Polite et Silene son valet.

POLITE

Ma foi je crois que c'est en terre, 200
Qu'amour fait une petite guerre,
Et je crois que de jour en jour
Se sont nouveaux effets d'amour ;
J'avais vécu un si bel âge,
Affranchi de ce dur servage ; 205
Fallait il qu'encore une fois,
Je retombasse sous ses lois ?
Je n'en avais pensé aucune,
Lorsque la mauvais fortune
Me rendit en ces quartiers ci 210
Seulement un pieux souci
Une affection paternelle,
M'y poussait, pour avoir nouvelle,
De deux enfants, que j'aimais mieux,
Ni que mon coeur, ni que mes yeux, 215

Enfants, qu'une vieille sauvage,
Me ravit en leur plus bas âge,
Silène, tu sais voirement,
Que ce fut cela seulement,
Qui me mut ; ores je les quitte,
Je n'ai plus soin de ma poursuite,
Et l'amour m'a si bien épris,
Qu'il occupe tous mes esprits
Amour est ma douce conquête.

220

SILENE

Ma foi, vous vous rompez la tête,
Et le ciel après vos amours.

225

POLITE

Si ai je ouï dire toujours,
Qu'on qu'on recherche les vieux gendarmes.

SILENE

Oui, quand ils ont de bonnes armes,
Mais ma foi votre pauvre état,
Faudrait en approchant du choc.

230

POLITE

Non, non j'ai encore la force,
De lâcher une amorce,
Les vieux savent mieux les détours,
Que les plus jeunes en amours.

235

SILENE

Mon maître, vous avez beau dire,

Votre cas ressemble à la cire,
Ma foi, plus on le manierait
Et tant plus mol il deviendrait.

POLITE

Tu t'y entends, il te le semble ; 240
Mais bien, dis plutôt, qu'il ressemble,
À l'oeuf, qui durcir peu à peu ;
Quand il se sent auprès du feu.

SILENE

Encore avez vous du courage .
MaIS nonobstant tout ce langage, 245
Je croIS que dès le premier jour,
Lassé du doux combat d'amour,
Vous vous reposeriez tout blême,
Sans attendre jusqu'au septième.

POLITE

Non, non, tu ne me connais pas ; 250
Quoi du premier jour être las ?
Vois-tu, je suis de ma nature,
Toujours frais, changeant de monture.

SILENE

Vous avez bien mieux la façon,
De vous endormir sur l'arçon, 255
Que de courir deux où trois postes.

POLITE

Amour, favorise ses hôtes,

Et les rend gaillard et dispos.

SILENE

Savez vous pas bien, que les os,
Au decours n'ont pas tant de mouette,
Que lorsque la Lune est nouvelle ?

260

POLITE

Le désir m'irait échauffant.

SILENE

Vous ressemblez au chien couchant,
Qui porte toujours bas la tête.

POLITE

Mais aussi quand il sent la bête,
Il lève incontinent le nez.

265

SILENE

Mon Maître ?

POLITE

Quoi ?

SILENE

Or devinez,
De qui votre cas a la mine.
D'un qui va blutant la farine,
Lequel se tue, et ne fait rien.

270

POLITE

Ha ! ha ! ha ! Tu t'y entends bien,
Regarde un peu ma convenance
Un petit saut, une cadence,
Hé bien ? Ne fait-il pas beau voir ?
Cela mérite bien d'avoir,
Quelque nymphe pour ma compagne.

275

SILENE

Quand la neige est sur la montagne,
On dit qu'il fait bien froid au bas.

280

POLITE

Cessons, cessons tous ces débats,
Retournons-nous en au village.
Tu verras, je veux faire rage,
D'écrire un sonnet à l'amour ;
Et puis demain au point du jour,
Tu l'iras porter à Laurie.

285

SILENE

Allons, mais avant je vous prie,
Goûtons si notre vin est frais.

POLITE

Allons nous goûterons après.

SILENE

J'aime bien mieux remplir ma panse
De bons morceaux, que de science.

290

ACTE SECOND.

SCÈNE I

Pimandre, Mélie, Corile, Thyrsis.

PIMANDRE

Jamais pauvre berger sous l'amoureux empire,
N'eut un sort plus étrange, un plus cruel martyre,
Un tourment plus nouveau que celui que je sens,
Forcer ma volonté, mes désirs et mes sens : 295
Amour cruel tyran des âmes les plus belles,
M'assaut de nouveaux traits et de flammes nouvelles,
D'un inconnu brasier allume ores mon coeur,
Et me fait endurer pour l'amour de ma soeur :
Mais qu'appelai-je amour, c'est plutôt une rage ; 300
Toutefois s'il est vrai que sur notre visage,
Amour imprime au vif de nos coeurs les désirs,
Et si l'on peut juger par mille chauds soupirs :
Je crois qu'un feu pareil nos deux âmes bourrelle,
Qu'elle meurt pour m'aimer, comme je meurs pour elle ; 305
Mais nos yeux languissants pleins d'amoureux attraits,
Sont seuls de nos amours les courriers plus secrets :
Car un puissant respect, et une sainte honte,
Ces illicites feux à toute heure surmonte :
Lorsque je veux ouvrir la bouche pour parler, 310
Et à ma chère soeur mes amours déceler,

Un respect me retient, et empêche ma langue,
 Étouffant au gosier ma voix, et ma harangue :
 Mélie ma belle âme, et mon tout, et ma soeur,
 Que nous sert de brûler d'une pareille ardeur ? 315
 Que nous servent ces feux, et ces flammes égales,
 Si elles nous font languir comme nouveaux Tantales,
 Que servent ces douceurs près de soi nuit, et jour,
 Si faute d'en goûter il faut mourir d'amour :
 Que sert (quand il me plaît) dessus ta lèvre tendre, 320
 Y rendre mille baisers pour après te les rendre,
 De pouvoir sans soupçon, sans crainte et sans danger,
 Sur le bord de ton lit le matin me ranger,
 Voir les rares beautés dessus ton front écloses,
 Et baiser de ton sein les oeillets et les roses ; 325
 Les baisers, mais que dis-je, avec tant de douceur,
 Que ces baisers sont plus que du frère à la soeur :
 Mélie, que me sert que ces faveurs j'emporte ;
 Si aux autres désirs je dois fermer le porte ;
 Ce n'est point sans raison que l'on te peint sans yeux, 330
 Car ce tyran des coeurs, enfant audacieux ;
 Qui te meut d'offenser de ta pointure amère,
 Aveuglément les coeurs d'une soeur et d'un frère ?
 Si tu sais que nature en sa moquant de toi,
 Pour bouclier à tes traits, vient opposer sa loi ? 335
 Garde pour d'autres coeurs tes ardentes flammèches,
 Trouve ailleurs une bute à poignantes flèches,
 Et nous laisse en repos ; mais que dis-je insensé ?
 Amour pardonne moi, las ! Je t'ai offensé ;
 Tu n'es point si cruel de blesser sans remède ; 340
 La pitié de mon mal dont l'amour la possède,
 A tiré par l'effort d'un amour ravisseur,
 Les larmes de ses yeux, les soupirs de son coeur ;
 Sans le connaître au vrai, craintive et pitoyable,
 Elle plaint la rigueur de mon fort déplorable, 345

Et de mes passions se sentant martyrer,
Souponne mes soupirs, et pleure mon pleurer ;
Si c'est le feu d'amour qui tourmente son âme,
Si je suis le sujet d'une vive flamme,
Que ne vient elle donc me dire librement, 350
Que je donne à son mal un doux allègement ?
Si c'est un feu sensible, une douleur non feinte,
Que n'est l'amour plus fort en elle que la crante ?
Mais la voici venir, il faut contraindre ici,
Et ma bouche, et mes yeux. 355

MÉLIE

Ô mon plus plus cher souci,
Mon frère, que cent fois j'aime mieux que ma vie,
Si vous ne dédaignez ni les feux de Mélie,
Ni son humble prière, he ! Dites-moi mon coeur,
D'où vient que je vous vois cette pâle couleur ? 360
D'où tiennent ces soupirs ? Cette tristesse ?
Et le penser chagrin qui jamais ne nous lasse ?

PIMANDRE

Avant que ma couleur me puisse revenir,
Dieux ! Entendez ma voix, et me faites mourir,
Et devant que par moi ma peine soit connue, 365
Perdent mes yeux plutôt, et la vie, et la vue.

MÉLIE

Mais si est-ce qu'à moi vous pouvez librement,
Comme à votre humble soeur conter votre tourment.

PIMANDRE

Il faut celer son mal, et ce dont il procède,
Lorsque le déclarer n'apporte aucun remède.

370

MÉLIE

Il faut dire son mal, et en l'affliction,
Goûter de quelque ami la consolation.

PIMANDRE

Tout cela ne ferait qu'augmenter mon martyre.

MÉLIE

Mais il s'amoindrirait bien plutôt de le dire.

PIMANDRE

C'est aux impatienTs à conter leur malheur.

375

MÉLIE

C'est aux désespérés à chérir leur douleur.

PIMANDRE

Les petites douleurs ne sont jamais secrètes,
Mais les grandes toujours sont sourdes et muettes.

MÉLIE

Il faut dire son mal, si l'on en veut guérir.

PIMANDRE

Il faut celer le mal qu'on ne peut secourir.

380

MÉLIE

Le plus extrême mal trouve un remède extrême.

PIMANDRE

Mais de vos arguments battez vous en vous-même,
 Ma soeur, si nous devons nos amours déceler,
 À ceux qui les sachant nous peuvent consoler ;
 Si la soeur doit savoir les soupirs de son frère,
 Au moins faites-moi part de la douleur amère
 Qui traverse votre âme, et me contez comment,
 Vous nourrissez en vous un si cruel tourment ;
 Je fuis assez certain qu'un violent martyre,
 Possède votre coeur, mais vous ne l'osez dire :
 Me celer votre peine, et la mienne écouter,
 Être soeur pour ouïr, et non pour raconter,
 Ce n'est pas la raison ?

385

390

MÉLIE

Mon frère, je confesse,
 Que j'ai le coeur épris d'une amère tristesse ;
 Que mille et mille ennuis m'agitent nuit et jour,
 Que ces ennuis encor sont causez de l'amour,
 Que cela vous suffise, et ne me pressez ore,
 De savoir le beau nom qu'en mon âme j'adore ;
 Le savoir serait vain, comme il m'est vain aussi,
 De nourrir dedans moi cet amoureux souci,
 Et croyez seulement au mal qui me possède,
 Deux cruels ennemis dérobent le remède.

395

400

PIMANDRE

Je crois qu'un sort pareil, et qu'un pareil destin,
Doit être de nos maux le principe, et la fin ;
Deux puissants ennemis à nos desseins s'opposent,
Et rien qu'un désespoir cruel ne me proposent :
Mon mal est sans remède, et la mort seulement,
Peut à semblables maux donner allègement :
Adieu ma chère soeur, mais qu'avant je te baise.

405

410

MÉLIE

Baiser empoisonné, mon ardeur ne s'apaise,
Ains s'augmente, et s'accroît sous vos cruels appas,
Baiser infortuné, vous causez mon trépas ;
Grands Dieux êtes-vous sourds, ma plainte non pareille,
N'a-t-elle pu venir jusques à votre oreille ?
N'avez vous point mes cris, et mes soupirs ouï ?

415

ÉCHO

Oui.

MÉLIE

Qu'est ce qui parle à moi ? Qui que tu fois Déesse,
Qui sembles prendre soin du souci qui m'opprime,
Réponds moi favorable, et me dis librement,
De mes ennuis futurs le triste événement.
Que serai-je à la fin, moi qui toujours lamente ?

420

ÉCHO

Amante.

MÉLIE

Amante misérable, he ! Que me sert d'aimer,
Si je ne goûte rien de l'amour que l'amer.
Peut-il y avoir fin au mal qui me dévore ?

425

ÉCHO

Ore.

MÉLIE

Quand doit cesser l'ennui qui dans moi fait séjour ?

ÉCHO

Ce jour.

MÉLIE

Je mourrai donc ce jour, prends courage Mélie,
Aujourd'hui cesseront tes amours, et ta vie ;
He ! Que dis je cesser, partirai-je là-bas,
Mon âme et mon amour exempte du trépas ?
Mais vois-je pas Tyrsis, bons Dieux ! Sauriez-vous faire,
Que ce fâcheux de moi je puisse un jour distraire.

430

435

TYRSIS

En t'attendant Mélie, au milieu de ce bois,
Appuyé contre un chêne, ainsi je soupirais
Ton beau nom tant aimé, sur l'air de ma musette ;
Mélie, mes amours, ma belle Nymphelette,
Disais-je en soupirant, quoi mon plus cher souci,
Veux tu donc que je vive, ains que je meure ainsi,
Privé de tes beaux yeux, ma lumière agréable,

440

Sans qu'au moins tu me sois en mourant secourable ?

MÉLIE

En vain tu m'appelais pour te donner secours,
Puisque je n'ai souci de toi, ni tes amours.

445

TYRSIS

Ha ! Que tu es cruelle, ingrate, et inhumaine,
L'arbre plus endurci à pleure de ma peine,
J'ai tiré par mes cris, des tigres furieux,
Et la plainte du coeur, larmes des jeux,
Toi seule tu t'en ris.

450

MÉLIE

Laisse-là ce langage,
Pour me moins discrète, et plus que moi volage.

CORILE

J'ai les yeux dessillez dès la pointe du jour,
Et crois que le sommeil est ennemi d'amour ;
Paissez mon cher troupeau, paissez l'herbe menue,
Corile cependant se nourrit de la vue,
De son aimé Tyrsis ! Mais ô Dieux le voici,
Et voici quant et quant ma corivale aussi :
Berger ingrat, au moins permets-moi que je die,
Ce que tes yeux cruels ont causé dedans moi.

455

460

TYRSIS ADREIRINT À MÉLIE

Bergère ingrate au moins permets-moi que je die.

MÉLIE RÉPONDANT À TYRSIS

C'est en vain raconter quelle est ta maladie,
Si je ne puis avoir de remède pour toi.

TYRSIS (*à Corile*)

C'est en vain raconter quelle, etc.

CORILE (*à Tyrsis*)

Cruel, hélas ! Comment, ton âme n'est émue,
De me voir languissante, et demandant secours ?

465

TYRSIS (*à Mélie*)

Cruelle, hélas ! Comment, ton âme ? etc.

MÉLIE (*répondant à Tyrsis*)

Non, car si les amants (dit-on) n'ont point de vue,
Ceux qui sont sans amours sont aveugles, et cours.

TYRSIS (*à Corile*)

Non, car si les amants l'ont point etc.

470

CORILE (*à Tyrsis*)

Mes soupirs, mes ennuis, mes larmes et mes plaintes,
Te sont-ils pas témoins de ma belle amitié ?

TYRSIS (*à Corile*)

Mes soupirs, mes ennuis, mes larmes, et mes etc.

MÉLIE (à Tyrsis)

Les larmes des amants, le plus souvent sont feintes,
Une feinte douleur ne m'émeut à pitié.

475

TYRSIS (à Corile)

Les larmes des amants, le plus souvent sont etc.

(tournez la page.)

CORILE (à Tyrsis)

En vain dunque mes cris, etc.

TYRSIS (à Mélie)

En vain dunque mes cris, en vain dunque mes peines,
Les verrai-je toujours emporter par le vent ?

MÉLIE (à Tyrsis)

Comme ceux de Narcisse au bord de la fontaine,
Soupirant ces amours à l'ombre seulement.

480

TYRSIS A CORILE

Comme ceux de Narcisse au bord de la fontaine,
Soupirant ces amours à l'ombre seulement.

TYRSIS (seul)

Puisqu'en vain donc je t'aime, et t'adore Mélie,
Puisque tes yeux cruels, vrais meurtriers de ma vie,
Se cachent pour ne voir mon amoureux tourment,
Pensers, soyez-moi donc mon doux contentement,

485

Mes biens aimés pensers, soyez à la bonne heure,
Mon plus doux aliment jusqu'à tant que je meure :
Pensers, yeux de mon coeur, doux sommeil de mes sens, 490
Doux charme de mes maux, doux miroir des absents,
Douce mûne d'amour, pensers douces délices,
Doux feux de mes désirs, douce erreur, doux supplices,
Ombre de mes plaisirs, doux appas de mon cour,
Penser, bonheur resté de mon cruel malheur, 495
Pour vous seuls je veux vivre, et ma triste influence.
Ne me peut rendre heureux qu'en cela, que je pense :
Pensers je vous adore, et vous crois offenser,
Si je vis d'un autre air que de mon seul penser,
Soyez donc chers pensers, soyez à la bonne heure, 500
Mon plus doux aliment, jusqu'à tant que je meure.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I

Silene, Amour.

SILENE

aU diable soit le chien d'amour,
Je n'en dors plus ni nuit, ni jour,
Je trouve mon maître à toute heure,
Qui chante, qui rit, et qui pleure, 505
Tant ce petit fils de putain,
Le tourmente soir et matin ;
Cependant, il faut que Silène,
En endure toute la peine ;
Silène ici, Silène là, 510
Faisons ceci, faisons cela ;
Au diable soit la frénésie,
Qui lui a mis en fantaisie :
Je veux au frais de cet ormeau,
Dormir une heure, bien, et beau ; 515
Pour récompenser la nuitée,
Je ne tiens à rien contée ;
Que cette fraîcheur seulement,
Me donne un grand contentement ;
Je vais dormir tout à mon aise. 520
Que mon maître s'il veut s'apaise.

AMOUR

Ce n'est chez les rois seulement,
 Que je hante ordinairement,
 Ce n'est seulement dans les villes,
 Que je fais mes tours plus habiles ; 525
 Ils m'y ont trop bien accoutré,
 Pour y être encor rencontré :
 Ils m'ont couvert de tant de ruses,
 De tant de fard, de tant d'excuses,
 Qu'ainsi déguisé en plein jour, 530
 On disait, ce n'est pas amour :
 Mais je veux dedans les villages,
 Attaquant les coeurs plus sauvages,
 C'est là, que je veux faire voir,
 Quel est mon souverain pouvoir : 535
 À l'un, d'une flèche dorée,
 J'ai rendu l'âme enamourée,
 Il aime, il soupire, il se plaint :
 Mais l'autre que j'avais atteint,
 D'un trait plombé, a dans son âme, 540
 plus de glaçons que lui de flamme :
 L'un de traits tout pleins de douceur,
 Je rends amoureux de sa soeur ;
 La soeur par ma peinture amère,
 Se rend l'amante de son frère ; 545
 De ce nom le fort sans pitié,
 Traverse leur belle amitié ;
 Mais ce n'est que mon ordinaire,
 Je veux bien autre chose faire,
 M'étant rendu soudain ici, 550
 Pour en ce dormeur que voici,
 À qui j'embrouille la cervelle,
 Faire voir chose plus nouvelle :

Ce folâtre ores en dormant,
Reçoit un doux contentement, 555
Pour ce que te lui représente,
En songe une fille galante,
Belle, gentille, et dont les yeux,
Semblent pleins d'attraits gracieux,
Il l'embrasse, baise, et accole, 560
Et va noyant son âme folle,
Parmi les amoureux désirs,
Parmi les doucereux plaisirs,
Parmi les mignardes caresses,
Et les délices tromperesses. 565
Or quand le sommeil ennuyeux,
Lui aura défilé les yeux,
Je ferai que sa fantaisie,
Sera si doucement saisie,
De ce vain objet de beauté, 570
Qu'il le verra représenté,
À tout moment devant sa vue
Il pensera l'embrasser nue :
Et la tenir, mais tout soudain,
Elle échappera de sa main, 575
Et nouvel Ixion peu sage,
Il n'embrassera que l'image.

SILENE

Non ma foi, je ne rêve pas,
La tiens-je pas entre mes bras ?
He ! Quoi donc petite mauvaise, 580
Vous fuyez, de peur qu'on vous baise ;
Ha ! Je vous attraperai bien :
Mignonne, faites-moi ce bien,
Qu'encore un coup je vous accole :

Vous riez, vous faites la folle ; 585
 Voyez comme après qu'elle a fait,
 Elle me veut jouer d'un trait ;
 Je la tiens, elle est échappée,
 Ma foi mon couteau l'a coupée,
 Elle saigne du petit doigt, 590
 Si l'aurai-je, quoi qu'il en soit,
 Vous vous moquez, ha, voire, voire,
 La voilà parmi cette foire,
 Qui achète du ruban vert :
 Mais qu'est ce que cela vous sert, 595
 Que vous profite tant de peine,
 Que souffre le pauvre Silène ?
 Ha ! Vous revenez donc mon coeur,
 Ça, que j'éteigne mon ardeur,
 Que tant de FOIS Je vous embrasse, 600
 Que vous en soyez, toute lasse.
 He ! Ne vous plus devant moi,
 Elle se couche-là, ma foi !
 Je veux sur cette herbe nouvelle,
 Me coucher encor auprès d'elle : 605
 Ça, ça, mon coeur, recommençons,
 Et tellement nous embrassons,
 Que parmi ces douces étreintes
 Nos âmes s'envolent contraintes,
 Au paradis des amoureux : 610
 Ça que je frise tes cheveux,
 Que je baisote ton oreille,
 Ton front, et ta bouche vermeille ;
 Il semble que tu ne veux pas,
 Quoi ? Ne suis-je pas bien ton cas, 615
 Tu voudrais donc aimer peut être,
 Un qui fut un peu plus grand Maître,
 Qui en eût un peu plus que moi :

La, là, j'ai assez bien de quoi
Te contenter, ces grands (la folle ; 620
Elle rit de cette parole,)
Je te dis que ces grands, si grands,
Ne sont pas non les plus friands ;
À la fin la voilà comblée,
Ne crains point qu'en cette assemblée, 625
Personne en veuille dire rien :
Ils n'ont garde, je le sais bien,
Je leur rendrais bien la pareille,
Tu te fais bien tirer l'oreille,
Couchons nous là sous cet ormeau ; 630
Quoi, tu t'enfuis, tout beau, tout beau,
Je te suivrai dedans cet antre.

ÉCHO

Entre

SILENE

Las ! Tu me réponds donc mon coeur

ÉCHO

Heur. 635

SILENE

Aurai-je ta bouche ivoire ?

ÉCHO

Voire.

SILENE

J'irai puis que je m'en souviens.

ÉCHO

Viens.

SCÈNE II

Satyre, Corile.

SATYRE

Je te dirai bien plus, que mes braves aïeux, 640
Descendirent jadis de la race des Dieux ;
Je sais tous les secrets, et j'ai bien la science,
De faire mains effets, hors l'humaine puissance :
S'il me plaît, sans tarder, Corile, je puis bien,
Faire que ce grand tout ne sera plus qu'un rien ; 645
Le Ciel, la terre, l'air, sous mes paroles tremblent :
Et à mon seul sujet contrairement s'assemblent ;
La Lune, au teint d'argent, contrainte par mes vers,
Forçant le cours du Ciel, fait le sien à l'envers :
Pluton me craint encor, et dans les salles sombres, 650
Je me vois redouté de maintes pâles ombres,
Qui rentrent mon nom, et savent bien comment,
Je les puis rendre heureux d'un clin d'oeil seulement :
Ils savent que je puis, (car telle est ma puissance)
Leur redonner le tour, ainsi qu'en leur naissance : 655
Ils savent que je puis, remâchant quelques vers,
Adoucir les tourments qu'ils souffrent aux enfers ;
Je puis bien tout cela : mais je ne puis mon âme,
Éteindre tant soit peu le brasier qui m'enflamme ;

Je puis, mais je ne puis avoir place en ton coeur, 660
Ni donner relâche à ma triste douleur.
Si tu daignais Corile être un jour ma compagne,
Tu trouverais chez nous, et la molle châtaigne,
Et le lait frais caillé, oui, oui, tu trouverais,
La pomme, la cerise, et la prune, et la noix ; 665
J'ai le raisin muscat, le beurre, le fromage,
Mais je t'ai réservé sur tout dans une cage,
Un couple de ramiers, qui sans fin cloassant,
Vont d'un friand baiser l'un l'autre caressant :
Corile, à l'envi d'eux, ne m'étant plus farouche, 670
Tu viendrais assaillir d'un long baiser ma bouche.
Et moi qui ne voudrais couard te refuser,
Je n'en revengerais par un mignard baiser ;
Nous ferions tout ravis en cette douce guerre.
Et crois qu'il n'y aurait demi-dieux sur la terre, 675
Plus heureux, plus contents, que nous serions tous deux,
Et plus que nous sans fin, l'un de l'autre amoureux.

CORILE

Que te sert le babil, je n'eus jamais envie,
De passer avec toi les beaux jours de ma vie ;
Ce coeur plein de constance, et d'amour, et de foi, 680
Est trop à son Tyrsis, pour se donner à toi :
Mange tout seul tes noix, tes prunes, ton fromage,
Et porte tes baisers ailleurs, si tu es sage,
Les liens me sont trop chers pour te priser beaucoup.

SATYRE

Il ne faut s'étonner vaincu du premier coup, 685
Pour ouïr un propos de refus, ou d'excuse,
La femme bien souvent en accordant refuse ;
Si tu prises si peu tout ce que je t'ai dit,

J'ai dedans les forêts encore le crédit,
D'y trouver le sanglier, le chevreuil, et la biche,
Et de tous mes trésors je ne te serai chiche,

690

CORILE

Tu as le poil trop rude, et trop sale la peau,
Va, je veux un ami plus gentil et plus beau.

SATYRE

Mais si est ce mon coeur, si est ce je t'assure,
Que chacun me dit bien, que cette chevelure,
Qu'on voit éparpillée ainsi négligemment,
Donne dessus mon corps un mignard d'ornement,
Ce poil que tu dis rude, ainsi qu'un frais bocage,
Me donne ce me semble un agréable ombrage ;
L'arbre déplaît à l'oeil, quand au temps des froideurs,
On le voit dépouillé de feuilles, et de fleurs :
Que semblerait un peu, dites belle inhumaine,
Le cheval sans le crin, et la brebis sans laine ?
Le petit oisillon sans être bigarré,
De ce gentil duvet qui le rend si paré ?
Ne prends point à dédain tout cela ma rebelle,
Mon corps est rude et laid ; mon âme est pure et belle ;
Le sexe féminin in doit être gracieux,
Doux, délicat, et beau, pour complaire à nos yeux,
L'homme robuste, et fort de muscles, et de veines,
Pour supporter puissant, les travaux et les peines :
Que mes pieds de chevreuil ne te soient à mépris,
Par eux, de bien courir j'ai remporté le prix,
Par eux j'ai surpassé d'un fort long avantage,
Le cerf au pied léger dans le désert sauvage ;
Pour quoi donc ma cruelle, he ! Pourquoi donc mon coeur,
Ne prends tu point pitié de ma juste douleur ?

695

700

705

710

715

Pourquoi mon tout, ma belle, et mon âme, et ma vie,
Méprises tu les vœux de mon âme asservie ?

CORILE

Pour ce que je ne fuis, je ne veux point t'aimer,
Et que d'un feu plus beau je me sens enflammer,
Satyre, laisse-moi, mon Tyrsis tient mon âme,
Et d'un rais de ses yeux seulement il l'enflamme.

720

SATYRE

Je jure les grands Dieux, les grands Dieux immortels,
Dont tous les tours dévot, j'honore les autels,
Que je m'en vengerai, tu ne sais pas peu sage,
Que l'amour irrité, tourne souvent en rage,
Ton Tyrsis, ton mignon, ton bien-aimé berger,
Sentira les effets dont je me sais venger.

725

SCÈNE III

PIMANDRE *(seul)*

J'erre parmi ces bois, pensif, et solitaire.
Et rien que mes pensers ne me saurait complaire,
Pensers vains, abuseurs, fantômes plein de vent,
Pensers, enfants de l'air, miroir trop décevant,
Faux prophètes d'amour, images mensongères,
Peintres, dont les tableaux ne sont rien que Chimères,
Songes de nos esprits, fureur de nos fureurs,
Feints appas de notre âme, erreur de nos erreurs ;
Pensers trompeurs, et vains, fuyez à la malheure,
N'abusez pas mes sens ,et souffrez que je meure ;
Mélie, que me sert d'aller fuyant tes yeux,

730

735

740

Si je porte dans moi mon penser amoureux?
je grimpe sur un mont, je cours une campagne,
Mais mon triste penser sans cesse m'accompagne :
Comme on voit ça, et là, la navire tourner,
Sans pourtant de son sort l'aiguille détournent, 745
Mon amour, quelque part que mes sens me tournent ;
Les yeux de mon penser vers toi sans cesse tournent ;
J'aime autant donc mourir, Mélite, te voyant,
Que mon triste penser me tue en te fuyant ;
Pensers trompeurs, et vains, fuyez à la malheure, 750
N'abusez plus mes sens, et souffrez que te meure.

SCÈNE IV

Polite, Silene.

POLITE

Je cherche partout mon Silène,
Mais je perds mon temps, et ma peine,
On m'a dit qu'il est dans ces bois,
Qui va chantant à pleine voix, 755
Le nom de ma belle Laurie ;
Quoi ? Me l'aurait-il bien ravie,
Ce poltron ? Je lui ferais voir,
Combien j'ai sur lui de pouvoir ;
Non, non, ce n'est pas pour sa bouche. 760

SILENE

C'était trop faire la farouche,
Sans me baiser.

POLITE

Mais le voici.

SILENE

J'eusse fait le farouche aussi.

POLITE

Qu'est-ce qu'ainsi seul il barbote.

765

SILENE

Ah ! Je déchire votre cote,
En la troussant sur vos genoux.

POLITE

Ho ! Ho ! Silène, éveillez-vous.

SILENE

Ha ! Mon coeur, que vous êtes belle,
Je ne dors pas non, ma rebelle.

770

POLITE

Que veux faire ce poltron ci ?

SILENE

Çà, çà, dessous cet arbre ci,
Je te veux tonner dessous l'ombre,
Deux abricots, et un concombre.

POLITE

Je crois qu'il est devenu fol.

775

SILENE

Dis-tu qu'il est devenu mol ?
Non est, ma foi, tante mignonne,
S'il est mol ; je veux qu'on le donne,
Par morceaux aux chats du pays.

POLITE

Il tend tous mes sens ébahis,
Silène, au tu baillé ma lettre,
À Laurie ?

780

SILENE

Laisse-l'y mettre,
Et tu t'en joueras si tu veux.

POLITE

Mais serait-il bien amoureux
De moi? Si n'ai-je pas envie,
De quitter pour lui ma Laurie :
Ho ! Ho ! Silène l'insensé ?

785

SILENE

Ma foi, je n'eusse pas pensé,
Que tu m'eusses fait cet outrage.

790

POLITE

Tu es ivre, où tu n'es pas sage,
Mais parle un peu, dis par ta foi,
Qui t'a fait amoureux de moi ?

SILENE

Amour, qui me prit par derrière,
Me tirant une flèche entière,
Il me la ficha si avant,
Qu'il m'en sort un pied par devant.

795

POLITE

C'est sen esprit qui s'extravague.

SILENE

Si tu me veux prêter ta bague,
Tu verras si te sais courir.

800

POLITE

Ce fol, ci me fera mourir
De rire, et bien, que dit Laurie ?

SILENE

Si seras tu par tout suivie,
Tu as beau t'échapper de moi.

POLITE

Il est fol à ce que je vois,
Quel démon ainsi le possède ?

805

Il en faut chercher le remède,
Je le veux suivre, et m'enquérir,
Si l'on le pourra point guérir,
Voyez comme il s'enfuit grand erre.

810

SILENE

Je m'en veux aller à la guerre,
Car je sais bien tabouriner.

POLITE

Cesseras-tu de badiner ?
Entre au logis, dis grosse bête,
Te veux-tu rompre ainsi la tête ?

815

SILENE

Ô le plaisir que tu auras,
Étant couchée entre mes bras.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I

SATYRE (*seul*)

Grands Dieux de là-haut, que douce est la vengeance,
Quand nous avons reçu quelque notable offense ;
Mes esprits irrités, en font tout unis 820
Pleurez Nymphes, pleurez le malheur de Tyrsis.
J'ai toute nuit erré parmi les forêts sombres,
Invoquant à hauts cris les infernales ombres,
Les esprits plus puissants du manoir ténébreux ;
J'ai conjuré Pluton dans son palais ombreux ; 825
Et pour signe d'avoir exaucé ma prière,
La Lune pour un temps a perdu sa lumière ;
Et les cieux ont été fort longtemps obscurcis,
Pleurez Nymphes, pleurez le malheur de Tyrsis.
Ils m'ont aussi promis que la Nymphé rebelle, 830
Qui à mes humbles vœux se montre si cruelle,
Verra de son berger les membres tant aimés,
En un myrte sauvage aujourd'hui transformés
Elle verra ses yeux pleins de traits, et d'amorce,
Et ces cheveux dorés prendre une rude écorce ; 835
Elle verra ses bras en branches endurcis,
Pleurez Nymphes, pleurez le malheur de Tyrsis.
Cependant, il me faut obéir à leurs charmes,
Rechanter en mon roc quelques sinistres carmes,

Pour adoucir ma peine, et mes cuisants soucis,
Nymphes, pleurez le malheur de Tyrsis.

840

SCÈNE II

Corile, Tyrsis, Polite.

CORILE

Tyrsis, ayez pitié de l'ardeur qui m'enflamme,
Modérez le brandon qui consomme mon âme ;
Et faites, que les traits qui coûtent ma douleur,
Cherchent dorénavant autre but que mon coeur :
Car tant que je serai captive en ce servage,
Mes vœux s'adresseront à votre belle image.

845

TYRSIS

Corile, je te plains, et je me plains aussi,
De ne pouvoir t'aimer, et de m'aimer ainsi ;
Plut aux Dieux que mon âme à la tienne asservie,
Pût oublier un jour les amours de Mélie ;
Corile, tu serais alors tout mon souci,
Je serais tout à toi, tu serais mienne aussi ;
Un rigoureux destin, (belle je le confesse,)
Me contraint d'adorer une ingrate maîtresse,
Et ne me permet pas de te pouvoir aimer,
Nymphes, qu'un feu pareil, à pouvoir d'enflammer,
Mais bons Dieux ! Qu'est ceci ? Je tremble, je chancelle,
Et sens bien que mon sang peu à peu de congèle ;
Mon âme se départ, et dissout en froideurs,
Adieu belle bergère, adieu, car je me meurs.

850

855

860

CORILE

Tyrsis, mon cher Tyrsis, quelle, cruelle envie.
Des hauts Dieux courroucés te prive ainsi de vie ?
Mon Tyrsis, parle à moi ; mais hélas ! Quel malheur,
Il est sans mouvement, sans pouls, et sans chaleur ; 865
Ces beaux yeux, ont perdu la lumière si belle,
Ce teint qui paraissait une rose nouvelle,
Qu'un matin voit éclore en sa prime beauté,
Est terne, pâle, et mort, he ! Quelle cruauté,
Qu'ainsi devant mes yeux la clarté soit ravie, 870
À celui qui était la vie de ma vie ;
Tu es mort mon Tyrsis, et Corile vivra,
Non, non, crois que de près Corile te suivra ;
Au moins j'aurai cet heur de te baiser mourante,
Ce que le sort cruel ne m'a permis vivante ; 875
La mort assemblera, (bien qu'injuste elle soit,)
Ce qu'amour plus injuste assembler ne pouvait :
Cheveux crêpés, et blonds, dont mon âme blessée,
Fut de mille liens doucement enlacée ;
Beaux yeux hôtes d'amour, qui causez en mon coeur, 880
Tant d'attraits, tant de feux, de flammes et d'ardeur,
Belle bouche, d'oeillets, et de roses mêlée,
Dont les douces rigueurs me rendaient affolée,
Et vous, belle âme encor, hôtesse de ce corps,
S'il tous reste du soin là-bas parmi les morts, 885
Déplorable berger, voyez votre Corile,
Dont l'humeur nourricière en larmes se distille,
Qui en un même temps, et en un même lieu,
Meurt impatiemment, en vous disant adieu :
Adieu mon cher Tyrsis, je ne saurais plus vivre, 890
Vivant tu me fuyais, et mort je te veux suivre.

POLITE

Non ferez, non ferez, quoi Nymphé ? Quel grand tort
Vous a fait ce berger, pour vous donner la mort ?

CORILE

Hé laissez moi mourir.

POLITE

Mais voyez, je vous prie, 895
Elle est morte, où du moins elle est évanouie :
Je sens dessus son front une humide sueur,
Elle vît, je lui sens un battement de coeur ;
Mais ce berger est mort, ô la grande merveille,
Il est mort, et sa bouche est encore vermeille ; 900
Il est encor tout chaud, ce berger votre ami,
N'est pas encore mort ; non, il n'est qu'endormi.

CORILE

Hé ! Laissez moi mourir, permettez que je te suive.

POLITE

Je la veux emmener puis qu'elle est encor vive ;
Non, vous ne mourrez pas, ce serait cruauté, 905
Que de faire mourir une telle beauté ;
Sus bergère, prenez un petit de courage
Essayons de gagner peu à peu le village,
Je vous y aiderai, puis je viendrai quérir,
Ce berger, qu'on pourra peut-être bien guérir. 910

CORILE

Hé ! Quelle guérisOn.

POLITE

Je crois vraiment ma mie,
Que vous vous abusez car il est plein de vie.

CORILE

Je sais bien qu'il est mort, mais mon cruel destin,
Ne veut pas que mes maux prennent encore fin.

915

SCÈNE III

(Ici Tyrsis est changé en Myrte.)

SATYRE *(seul)*

Le temps est arrivé maintenant que ta vie,
Te sera beau Tyrsis par la Parque ravie ;
Tes cheveux ; de Corile autrefois tant aimés
En feuilles se verront de myrte transformés ;
Je n'aurai crainte alors, qu'au frais de ce bocage,
Elle aille quelquefois se seoir sous ton ombrage,
C'est là que pour te faire un plus grand déplaisir,
Avec elle j'irai contenter mon désir ;
Là, nous nous baisérons, là je verrai ta vie,
Par une humeur jalouse encor un coup ravie ;
À travers ton écorce, à tous coups tu verras,
Corile qui t'aimait, mourir entre mes bras :
Mais une ardeur divine, une fureur subite,
Hors de moi me transporte, et tous mes sens agite,

920

925

Parachevez grands Dieux, vous me devez venger,
C'est à vous à punir maintenant ce berger.
Me voilà satisfait, rien plus je ne demande,
Mais pour le bien reçu d'une dévote offrande,
Humble, et plein de respect, ô grands Dieux immortels,
J'ai présentement honorer vos autels.

930

935

SCÈNE IV

Corile, Tyrsis.

CORILE

Les Deux n'ont pas voulu que contre moi cruelle,
Je m'ouvrisse le sein d'une plaie mortelle,
Sans que premier ce corps si chèrement aimé,
Fût de mes propres mains doucement embaumé ;
J'apporte ici des lis, des oeillets, et des roses,
Au frais de ce matin nouvellement écloses ;
J'ai le lait, et le miel, et ne dois plus avoir,
Que des rameaux de myrte et ce dernier devoir,
Qu'à mon aimé Tyrsis je désire de rendre ;
Et laver de mes pleurs sa bienheureuse cendre ;
Mais j'en aperçois un, il m'en faut approcher,
Et pour mon sacrifice, une branche arracher.

940

945

TYRSIS

Bergère, si ton coeur fut jamais pitoyable,
Ne trouble mon repos, laisse-moi misérable,
Languir sous la rigueur de ce myrte endurci.

950

CORILE

Je suis hors de moi-même, ô bons Dieux ! Qu'est-ce ci ?
Qui que tu sois, pardonne à cette mienne offense,
Excuse par pitié, ce que mon ignorance,
T'a pu faire de mal, que s'il te reste au coeur,
Quelque peu de regret de ton cruel malheur,
Et comme la voix te reste la mémoire,
Esprit infortuné ; que je tiendrais à gloire,
De savoir qui tu es, quel des Dieux animé,
T'a, corne je te vois, en arbre transformé.

955

TYRSIS

Je pardonne à ta main, ignorante, et cruelle,
Le mal quelle m'a fait ; mais las ! Pardonne belle,
Pardonne à ton Tyrsis, qui fut plus inhumain,
Envers toi mille fois, qu'envers lui n'est ta main :
Pardonne à ses dédains, pardonne à son audace,
Et vois comme le Ciel les orgueilleux menace.

960

965

CORILE

Hélas ! Mon cher Tyrsis, hé ! Combien de malheurs,
Combien dessus mon chef se versent de douleurs ;
Mais si tu as perdu cette humeur si farouche,
Si le doux souvenir de Corile te touche,
Au moins, ô ma belle âme, au moins dis-moi comment,
Les Dieux ont procuré ce triste événement.

970

TYRSIS

Tes beaux yeux, que les miens trop cruels dédaignèrent
Tant de brasiers ardents autrefois allumèrent,
Dans le coeur du Satyre, et les bouillants esprits,

Furent de ton amour si vivement épris, 975
 Que te voyant vers lui cruelle, et dédaigneuse,
 Il crut que tu étais de Tyrsis amoureuse ;
 Une jalouse humeur soudain le posséda,
 Et de son art magique en ce besoin s'aïda :
 Lors que moins nous pensions si grande si puissance, 980
 Il endormit mes sens, mêmes en ta présence ;
 Tu me vis à tes pieds comme mort étendu,
 Corile, il m'en souvient, par trop me fut rendu,
 Ton oeil moite de pleurs, et pour dernier office,
 Tu me voulus offrir ta vie en sacrifice, 985
 Pour me suivre à la tombe : or les Dieux plus amis,
 De me faire mourir ne lui avaient permis ;
 Aussi ne pouvant mieux pour assouvir sa rage,
 Sur mon corps innocent, il suscite un orage,
 Un air tout ensouffré, qui d'auprès moi sortit, 990
 Et en un même instant la terre m'engloutit ;
 Lors il chanta sur moi quelques sinistres carmes,
 Et te sentis soudain par le fort de ses charmes,
 S'endurcir tous mes nerfs, mon poil se rallonger,
 Et en branches soudain, et feuilles se changer ; 995
 Mon cors devient un tronc, je sentis que mes veines,
 Se vidant de leur sang, aussitôt furent pleines,
 D'un suc noir et grossier, ainsi que tu me vois,
 Se perdit de Tyrsis, tout excepté la voix,
 L'âme et la passion dedans cet arbre enclose ; 1000
 Telle de ton Tyrsis fut la métamorphose :
 Mais parmi ces malheurs, un Dieu doux et bénin,
 Soulage mes travaux d'un gracieux destin ;
 Et trompant les efforts de l'envieux Satyre,
 Fait que l'air d'Arcadie encore je respire ; 1005
 Ce Dieu prenant pitié de mon cruel émoi,
 Sans l'avoir mérité me rend du tout à moi :
 Il redonne à mes nerfs leur vigueur coutumière,

À mes veines leur sang, à mes yeux leur lumière,
À mes sens leur office, à mon cœur les soupirs, 1010
À mon âme l'ardeur, l'amour et les désirs,
Bref, il rend à mon corps, sa puissance, et sa force,
L'enfermant seulement dans cette dure écorce :
Un jour heureux (dit-il) ains trois fois heureux jour,
T'ôtera cette écorce, et le bandeau d'amour; 1015
Donque, s'il reste encor bergère dans ton âme,
Quelque petit brasier de cette antique flamme,
Si tu voulais du bien, même après le trépas,
À Tyrsis, qui cruel ne le méritait pas,
Au nom des Dieux, rends lui, ce favorable office, 1020
Porte ces fleurs, ce miel, ce lait, ce sacrifice,
Au Temple du Dieu Pan, et la d'une humble voix,
Invoque à chef baisé son grand nom par trois fois,
Que ce jour il avance, et qu'il batte un peu l'heure,
Pour me tirer d'ici, ou que bientôt je meure : 1025
Ainsi, ce Dieu bénin, puisse abrégier le cours
De mes ans malheureux four bienheurer tes jours.

CORILE

Autre âme de mon âme, ô ma belle lumière,
Tu n'es pas seulement en ce tronc prisonnière,
Corile y est encor : las ! Le plus beau de moi, 1030
Mon cœur, et mes désirs, sont enclos avec toi ;
Mais demeure en repos par tant de larmes saintes
Par tant de tristes cris, et d'amères plaintes
Je m'en vais mon Tyrsis importuner les Dieux,
Qu'ils te rendent enfin un état plus heureux. 1035

SCÈNE V

Polite, Tyrsis.

POLITE

Puisque Silène est est fol, il faut que de moi-même,
Je cherche le remède à mon amour extrême,
Celui qui a peu sage un tiers interposé
En amours, il s'en trouve à la fin abusé ;
J'ai trouvé dans ces bois un mage vénérable, 1040
Qui connaissant mon mal doit mettre secourable
À l'endroit de Laurie, et d'un charme trompeur,
Doit embraser son âme, et enflammer son coeur :
J'ai loué par trois fois ma face à la fontaine,
Invoquant le beau nom de ma belle inhumaine, 1045
Ainsi qu'il m'avait dit, et j'ai cueilli sans bruit,
Et l'armoise, et le trèfle au milieu de la nuit ;
J'ai maintes fleurs encor, dont la force inconnue,
Se remarque à l'épreuve, et non pas à la vue ;
Mais il me faut du myrte, afin qu'après mes vœux, 1050
J'entasse tout cela, des blonds, et doux cheveux
De ma belle Laurie, en voici un tout contre,
Les Dieux puissent aider cette heureuse rencontre.

TYRSIS

Père, arrête ta main, garde-toi d'arracher,
Les membres de Tyrsis, jadis ton fils si cher. 1055

POLITE

Quels charmes sont ceci ? Las ! Je n'ai point d'envie,
De troubler le repos de ta dolente vie ;
Myrte, plus armé cent fois que non pas moi,

Car je me sens pressé un si puissant émoi,
T'oyant nommer Tyrsis, que pour cette parole,
Mon âme, ce me semble, hors de son lieu s'envole :
Mais ne me flatte point, es-tu mon fils si cher,
Que depuis si longtemps je suis venu chercher ?

1060

TYRSIS

Je le suis, et je suis ce berger misérable,
À qui tu fus un jour doucement favorable,
Lorsque tu empêchas par un bienheureux sort,
Que Corile pour moi ne se donnât la mort.

1065

POLITE

Quel astre infortuné, mon Tyrsis ne fit naître ?

TYRSIS

L'astre malin d'amour de mes destins fut maître,
Par lui, jalousement un satyre animé,
Envieux de mon heur, ainsi m'a transformé ;
Mais ne te fâche point, prends courage mon père,
Les Dieux avec le temps détourneront arrière,
De mon chef innocent le malheur que tu vois,
Adieu mon père, adieu je sens faillir ma voix.

1070

1075

POLITE

Ha ! Père infortuné, que le malheur contraire,
M'a toujours procuré de peine, et de misère,
Que le Ciel m'est cruel, après un si long temps,
le trouve ores mon fils, je l'entends, je l'entends :
Mais las ! S'embrasse un tronc, et ma lèvre ne touche,
En le pensant baiser qu'un insensible souche ;

1080

Tyrsis, je n'oserai chétif te requérir,
Parle doux nom de fils, ce nom me fait mourir ;
Infortuné Tyrsis, dis-moi, je te conjure
Par les pleurs que j'épands, puisque cette aventure, 1085
Ne peut toujours durer, quel Dieu doit mettre fin,
Au triste événement de ce cruel destin :
Tyrsis, tu ne dis mot, ce rigoureux silence
Ne me peut figurer une bonne espérance ;
Plutôt mon cher Tyrsis ce croulement de chef, 1090
Me promet qu'éternel durera le méchef,
Arrière donc fureur amoureuse, et traîtresse,
Qui pensez finement abuser ma vieillesse,
Arrière amour, arrière, il ne faut plut parler,
Que d'étonner de cris, le ciel, la terre et l'air, 1095
Mon mal est sans remède, mon deuil sans exemple ;
Je veux dorénavant, me pouvoir dire un temple
Où les cuisants regrets de mon triste malheur,
Immoleront mon âme, aux pied de la douleur.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I

Pimandre, Mélie, Satyre, Corile, Pan, Tyrsis, Polite, et Silene.

PIMANDRE

Puis qu'un sort tout pareil nos deux âmes possède, 1100
Puisque nous ne pouvons espérer
Ici bas en nos maux, implorons des grands Dieux
Ma soeur, dedans leur temple, un destin plus heureux.

MÉLIE

Allons je vous suivrai.

SATYRE

Tu ris de mon martyre, 1105
Tu te gaussez voyant que pour toi je soupire,
Mais c'est trop m'abuser, il faut fière beauté,
Qu'aujourd'hui le respect cède à la cruauté.
Ça, ça, qu'on se dépêche, il faut faire sans dire.

CORILE

Ô Cieux ! Secourez-moi. 1110

SATYRE

Ça tôt.

CORILE

Quoi donc Satyre,
Ne crains tu point les Dieux perfide ravisseur ?

SATYRE

Mais toi, qui ne veux pas m'aider par la douceur.

CORILE

Plutôt grand Jupiter, d'une horrible tempête,
En mille et mille parts acravante ma tête,
Mon Tyrsis je t'invoque, ha ! Tyrsis, ha ! Tyrsis !
Bons Dieux ! Secourez moi.

1115

SATYRE

Leurs bras sont accourcis.

PIMANDRE

Voyons que c'est ma soeur.

1120

(Ici Tyrsis reprend sa première forme.)

PAN

Le Ciel t'est favorable,
Qui prête sa faveur toujours au misérable :
Race ingrate des Dieux, impudent ravisseur,
Ne crains tu point des Dieux le courroux punisseur ?

1125
penserais-tu forcer d'une atteinte faiblette,
Des arrêts de là-haut la contrainte secrète ?
Je te bannis d'ici, que jamais tu ne sois,
Hôte de ce pays, de ces champs, de ces bois ;
Mais avant il me plaît, que même en ta présence,
1130 Tyrsis retourne encor en sa première essence ;
Le Ciel me l'a permis, et le grand Jupiter,
Daigna pour ce sujet ma prière écouter ;
Un tonnerre grondant dessus ma sainte tête,
M'assura que les Dieux accordaient ma requête ;
1135 Cessez charmes, cessez et soyez adoucis,
Ô destins trop cruels du malheureux Tyrsis.

TYRSIS

Je vous vois donc encor, ô Soleil de ma vie,
Je vous vois donc encor, ô ma char Mélie,
Ha ! Que d'aise, et que d'heur, mais ou suis-je bons
1140 Et où me pousse ici le saint décret des cieux ?

PAN

Pasteurs, tenez vous cois, et vous belles nymphettes,
Oyez de vos destins les choses plus secrètes ;
Attentives, prêtez l'oreille à ce discours,
Qui commence, et finit vos cruelles amours.

POLITE

1145 Avec combien d'ennuis, d'angoisse, et de tristesse,
Polite malheureux se trouve ta vieillesse.
Mais quels gens sont-ce ci ? Trouvez à l'impourvu
Il faut les écouter, je crois qu'ils ne m'ont vu.

PAN

Polite, nourrissait d'une soigneuse cure.
 Mélie, avec Tyrsis, sa chère géniture, 1150
 Ses enfants bien aimés, dont la chaste beauté,
 Était le support de sa viduité
 Ils étaient son soulas, son support, et sa vie
 Passant ainsi ses jours, sans souci, sans envie ;
 Mais le Ciel qui voyait leur destin de plus loin, 1155
 Traversa ce bonheur, sans en quitter le soin :
 Sévère, vivait lors parmi notre Arcadie,
 Mère de toi, Pimandre, experte en la magie,
 En l'art de deviner, et qui prévoyait bien,
 Des astres dominants, et le mal, et le bien ; 1160
 Savante, elle connut qu'une douce influence,
 Avait lié les coeurs même dès leur enfance,
 De Pimandre et Mélie, et qu'hymen quelque jour,
 Devait favoriser leur réciproque amour.

POLITE

Dieux ! Qu'est ce que j'entends. 1165

PAN

Un jour, elle eut envie,
 D'aller chez ce Polite et d'enlever Mélie,
 Afin de la nourrir, chétive, qui doutais.
 D'un bonheur, que le ciel en fin lui promettait,
 Résolue à ce point, l'Aurore aux doigts de roses, 1170
 À peine avait du ciel les barrières décloses,
 Qu'elle part de sa grotte, et fit tant de chemin,
 Traversant le pays, qu'elle arrive à sa fin,
 Au logis de Polite, où seuls, et sauvegarde,
 Étaient les deux enfants, mais sous la sauvegarde, 1175

Des grands Dieux immortels ; soudain qu'elle t'eut vu ;
Tu allumas son coeur lascif d'un nouveau feu ;
Tes yeux, bien innocents, embrasèrent son âme,
Tyrsis, d'une si douce, et si puissante flamme,
Qu'oubliant, et son âge, et tout autre devoir, 1180
Elle délibéra sur l'heure de t'avoir,
Et t'enlever aussi, se promettant qu'heureuse,
Elle ferait un jour ta première amoureuse :
Donnant les premiers fruits de tes embrassements,
À son sein, tout flétri par la longueur des ans, 1185
Ainsi elle t'enlève.

POLITE

Ô Dieux ! Que de merveilles,
Dois-je croire à mes yeux, croirai-je mes oreilles ?

PAN

Aidée à ce dessein par un sien serviteur,
Tyrsis, elle te prend, et Mélie ta soeur, 1190
Tout deux en même temps, votre âge jeune et tendre,
Parures petits enfants, ne se pouvait défendre :
Comme ils sont dans un bois, je fais qu'un fort sommeil,
Les surprend tout soudain, et leur fait clore l'oeil,
Alors leur reprenant cette proie roule, 1195
Je te pris, mon Tyrsis, et lui laissai Mélie,
Lui laissant quant et quant, un éternel désir,
Un éternel ennui d'un si soudain plaisir ;
T'ayant acquis ainsi, ta vie me fut chère,
Et fis soigneusement qu'une sage bergère, 1200
Te prit, et te nourrit, attendant que les Cieux,
Bien heurassent enfin tes destins amoureux :
Sévère, à son réveil ne te trouvant près d'elle,
Une soudaine peur la presse, et la martèle :

Elle brasse, elle court, et d'une affreuse voix, 1205
 Fait retentir Tyrsis, Tyrsis, parmi ces bois ;
 Quel importun destin, quelle Nymphé traîtresse,
 Disait elle à ravi, ma vie, et ma liesse ;
 Mon Tyrsis, où est tu ? Mais Écho seulement,
 Répondait pitoyable, et plaignait son tourment ; 1210
 Force donque lui fut de prendre patience,
 Et d'adoucir son mal, d'une faible espérance
 De te trouver un jour, et pouvait à plaisir,
 Étant robuste, et fort, contenter son désir.
 Pour ce coup seulement, Mélie, elle te mène 1215
 Chez elle, ou un soupçon la tourmente et la gêne ;
 Elle craint de te perdre, et qu'ainsi quelque jour,
 On dérobe à son fils le fruit de son amour.
 Tyrsis lui sert d'exemple, ainsi fine, et accorte,
 Elle les veut lier d'une chaîne plus forte, 1220
 Elle vous entretient dès lors en cette erreur,
 Quelle était votre mère, et qu'étiez frère et soeur,
 Le destin amoureux qui commande à vos âmes,
 Ne laisse pas pourtant de vous causer des flammes,
 Mais une injuste loi, martyre des amants ; 1225
 S'oppose sous ces noms à vos contentements,
 Arrête vos désirs, le respect, et la crainte,
 De la loi, rend leur flamme, où cachée, où éteinte ;
 Ainsi le Ciel voulut traverser vos amours,
 Jusqu'à ce jour fatal, qui bienheure vos jours : 1230
 Suivez donc à présent les saintes ordonnances,
 Et des cieux, et d'amour et de vos influences,
 Beau couple, ne souffrez que cette simple erreur,
 Retarde plus avant votre commun bonheur ;
 Mélie, non plus soeur, mais ta plus chère Diane 1235
 Soit ce jour le guerdon de ta pudique flamme ;
 Pimandre, non plus frère, ains amant bienheureux
 Soit ce jour le guerdon de tes plus chastes feux.

PIMANDRE

L'aise me rend muet, ma bégayante langue,
Ne saurait par quel bout commencer sa harangue ; 1240
Tu es mienne Mélie, et Pimandre tout tien.

MÉLIE

Oui, je suis toute à toi, puisque tu es tout mien.

PAN

Et toi Tyrsis tu as ores la connaissance,
Aussi de ton erreur, mais quoi ? Ton ignorance,
Incoupable te rend, et sais bien que les Dieux, 1245
Excuseront bénins, ta désir furieux ;
Les Dieux pardonneront à l'innocente flamme,
Un forfait n'est point tel, s'il n'est commis de l'âme ;
Suis donc ton destin, l'amoureuse douceur,
Qui t'embrasait tantôt pour Mélie ta soeur, 1250
Soit ores convertie a bien aimer Corile,
Corile qui n'st point d'un bergerot la fille ;
Elle est même, Tyrsis, Cloris la Nympe un jour,
Me donna ce présent, témoin de notre amour :
Je veux donc, qu'oubliant les amours de Mélie, 1255
Corile maintenant, soit ton coeur, et ta vie,
Ton âme, tes désirs, et ta chère moitié ;
Car elle a mérité ta fidèle amitié :
Et pour ce seul regard, j'a toujours eu la cure,
De toi, de ton amour, et de ton aventure ; 1260
Les charmes dissipant du Satyre velu,
Qui t'avait transformé en un arbre feuillu,
Pensant de ta Corile attirer la belle âme,
Pour laquelle il brûlait d'une cuisante flamme,
Portant dedans l'esprit un furieux martel, 1265

De voir à son amour préférer un mortel :
C'est moi, qui détruisant par ma dernière force,
Tous ces enchantements, j'ai tiré de l'écorce,
Sous laquelle je t'ai préservé de la mort,
De ma Corile, en toi, prédestinant l'accord ;
Afin que désormais vous puissiez sans envie,
Passer heureusement le cours de votre vie.

1270

TYRSIS

Ô grand Dieu des Pasteurs, à bon droit adoré,
Ton saint temple sera de nos vaux honoré.

CORILE

Deux fois tu es mon père, et puis à bon droit dire,
Que revivante encor, par toi seul je respire
Deux fois l'air d'Arcadie.

1275

POLITE

Il me faut approcher,
C'est trop en se cachant ma liesse cacher ;
Ça, que je vous embrasse, ô Tyrsis, ô Mélie,
Enfants, le seul objet de ma dolente vie ;
Mes enfants bien aimés mes enfants gracieux,
Que je rebaise encor votre front, et vos yeux.

1280

(ÉPITHALAME.)

PAN

Amis, pour honorer la fête solennelle,
Je veux de votre fol débrouiller la cervelle ;
Et pour ce seul état, je vous mets en la main

1285

Cette verge, de qui l'effet ne sera vain,
La passant sur son front trois fois, son efficace
Remettra son esprit en sa première place ;
Je veux pour davantage encores approuver, 1290
Ce bienheureux hymen, au banquet me trouver ;
Et afin que les Dieux autorisent vos flammes,
Chantons en leur honneur ces beaux épithalames.
Sur ce couple d'amants heureux,
Autant aimés, corne amoureux ; 1295
Que le Ciel a jamais envoie
Une moisson de doux plaisirs,
De ris, d'amours, et de désirs,
Où la douleur enfin se noie.

POLITE

Que ce Dieu qui eut au besoin, 1300
De leurs amours toujours le soin,
Et qui conduit leur destinée,
Accouplant leurs belles moitiés ;
Bénisse ores leurs amitiés.
En cette célèbre journée. 1305

PAN

Jamais les jalouses rancoeurs,
Ne trouvent place dans les coeurs,
De vos bergères gracieuses ;
Que les dédain, ni les mépris,
Ne troublent jamais vos esprits, 1310
De leurs riottes odieuses.

POLITE

Plutôt un éternel printemps,

Qui les accompagne en tout temps,
Rende leur amour fortunée.
Et que dans ces champs d'alentour,
Nos bergers chantent tour à tour,
Ô ! Hymen, hymen, hyménée.

1315

SILENE (*chantant*)

Si j'avais autant de moutons,
Que j'ai baisé ces gros tétons,
Ma foi je voudrais que mon maître,
Fût mon valet, et s'allant paître ;
Ha ! Le voici, ha ! le voilà,
C'est celui-ci, c'est celui-là
Ha ! Qui m'a donné cette femme,
Dieux ! Pardonnez à ma pauvre âme,
Car je me meurs en combattant :
Quarante, il m'en faut bien autant,
Car je veux aller en Égypte :
Voyez comme ils prennent la fuite,
Il faut sur ce joli gazon,
Chanter une gaie chanson.

1320

1325

1330

POLITE

Voici l'écervelé, le grand Dieu Pan renvoie,
Ce brouillard importun qui ton esprit dévoie,
Et te rende les sens.

SILENE

Ha ! Qu'est-ceci bons Dieux !
Mon Maître, pardonnez à mon mal furieux,
Je vous ai trop fâché étant en ma folie,
De n'avoir pas porté votre lettre à Laurie ;

1335

Je ne sais où elle est, car en dormant un jour,
Mon esprit fut troublé d'un fantastique amour.

1340

POLITE

Va, ne te souci point, allégresse, allégresse,
Que ce jour soit rempli de joie, et de liesse :
Viens, je te dirai tout étant à la maison,
Je veux que nous faisons coupe-gorge à l'oison,
Que l'on n'épargne rien, de bon coeur, je le jure.

1345

SILENE

Et moi pareillement, ma joie vous assure,
Que je veux travailler à ce joli festin,
Autant, ou plus que deux, mais y a-t-il du vin ?

TYRSIS

Voilà bien deviné, sais-tu pas que nos vignes,
Ont à ce coup porté des vendanges infimes,
Que chez nous, il y a plus de vingt muids de vin ?

1350

SILENE

Ha ! Vraiment, ce sera tout l'honneur du festin.

POLITE

Allons-nous en devant, toi Silène, viens vite.

SILENE

Je ferai sans mentir plutôt que vous au gîte.
Ne pensez que je sois en ce lien langoureux,
Tandis que jouirez des baisers amoureux

1355

ACTE CINQUIÈME. · SCÈNE I

De vos chères moitiés, cependant preu vous fasse,
L'oison n'est pas bien cuit, vous attendrez la farce.